

Renouveau du théâtre humaniste *Le Silence de la mer*

Yan Hamel

Numéro 127 (2), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23832ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hamel, Y. (2008). Compte rendu de [Renouveau du théâtre humaniste : *Le Silence de la mer*]. *Jeu*, (127), 35–38.

Renouveau du théâtre humaniste

La scène est clôturée de vastes tableaux anthracite. Un piano droit ébène et son banc sont côté cour. Côté jardin, deux chaises, couleur de houille. Vêtus en grand deuil, un oncle et sa nièce passent de la joie à l'accablement en apprenant qu'ils devront héberger un officier vert-de-gris. Quelques ampoules suspendues au plafond donnent au tableau l'éclairage fragile d'un ciel étoilé. Marc Beaupré et son équipe ont choisi de mettre à l'avant-plan le côté ténébreux du *Silence de la mer*, cette pièce de Vercors adaptée du récit légendaire publié sous le manteau par les clandestines Éditions de Minuit au moment le plus désespéré d'une époque judicieusement surnommée « les années noires ».

Seules touches colorées venant rappeler que, même sous la botte nazie, la foi en l'humanité ne s'est jamais éteinte : quelques centaines de livres empilés de façon à figurer la cheminée et les murs d'une modeste demeure villageoise. C'est dans ce cocon de littérature que les deux vaincus, en signe de résistance, surveilleront leur parole, qu'ils garderont, soir après soir, un silence imperturbable, un silence de mort, en entendant leur ennemi soliloquer. Werner Von Ebrennac, de son côté, se comportera en officier aristocratique d'une amabilité et d'une distinction irréprochables. À mille lieues de la brute nazie vociférante, il partagera en toute politesse avec ses hôtes ses idées élevées sur la musique, qu'il compose, sur la poésie, dont il est fêru, et, le plus souvent, sur le prétendu « mariage d'amour » qui, espère-t-il, sera bientôt consommé entre leurs deux patries.

L'adaptation théâtrale d'une nouvelle basée sur le mutisme des héros fut un tour de force de la part de Vercors. Le défi à relever n'était pas moindre pour les (trop) rares compagnies qui se sont essayées à monter la pièce depuis sa création parisienne en 1949. Montrer, sans préambule ni commentaire explicatif, un officier de la Wehrmacht sympathique et disert en face de deux Français qui ne pipent pas mot, c'est risquer de

donner une image flatteuse de celui qui a accepté de se mettre au service de la violence totalitaire tout en faisant passer les victimes pour des somnambules indifférents aux malheurs de leur propre pays. Un tel écueil peut être évité à la condition que les interprètes de l'Oncle et de la Nièce se démarquent par un jeu non verbal et par une présence scénique d'une intensité exceptionnelle. Et voilà exactement ce que René-Daniel Dubois et Sylvie de Morais-Nogueira

Le Silence de la mer

TEXTE DE VERCORS. MISE EN SCÈNE : MARC BEAUPRÉ ; SCÉNOGRAPHIE : PATRICIA RUEL ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER. AVEC RENÉ-DANIEL DUBOIS (L'ONCLE), SYLVIE DE MORAIS-NOGUEIRA (LA NIÈCE) ET RENAUD PARADIS (WERNER VON EBRENNAC, L'OFFICIER ALLEMAND). PRODUCTION DE TERRE DES HOMMES, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE DU 26 FÉVRIER AU 9 MARS 2008.



ont offert aux spectateurs réunis dans la salle du Théâtre la Chapelle. À partir de quelques brèves et laconiques répliques d'exposition, les deux acteurs sont parvenus à faire sentir, presque sans parler, le profond dégoût pour le nazisme et la compassion non moins profonde pour la naïveté de l'occupant qui habitent leurs personnages respectifs. La complexité et la force des émotions passaient par une façon de détourner la tête, de crisper le visage, de se pencher sur un tricot ou de laisser une cigarette se consumer entre les doigts sans jamais en prendre une bouffée... Quelques lignes tracées à la craie blanche figurant le passage des jours et des saisons, quelques mots grossièrement griffonnés sur la surface sombre des tableaux ceinturant la scène auront en outre permis aux deux acteurs de faire saisir quelle fut la force de caractère et l'inflexibilité des résistants français dans une période de l'histoire où, plus que jamais, la lâcheté, le désarroi et le « réalisme » (comme disaient les collaborateurs) auraient pu triompher. Au bout du compte, le spectateur n'aura pas un instant été libre de recevoir les beaux discours de l'Allemand sans qu'ils soient d'abord passés par ces implacables filtres à horrifier qu'étaient les réactions de l'Oncle et de la Nièce.

Cependant, si, avec leur immobilité silencieuse, René-Daniel Dubois et Sylvie de Morais-Nogueira ont livré deux des performances scéniques les plus marquantes qu'il m'ait été donné de voir en plusieurs saisons de théâtre montréalais, il faut souligner la force singulière de Renaud Paradis dans le rôle de Werner Von Ebrennac.

Le Silence de la mer de Vercors, mis en scène par Marc Beaupré. Spectacle de Terre des Hommes, présenté au Théâtre la Chapelle à l'hiver 2008. Sur la photo : René-Daniel Dubois (l'Oncle) et Renaud Paradis (Werner Von Ebrennac). Photo : François Laplante-Delagrave.

Pour être bien rendu, ce personnage commande un important travail sur la voix : son interprète doit à la fois donner quelques répliques dans la langue de Goethe, avec toute l'aisance à laquelle on s'attend de la part d'un homme né outre-Rhin, et mimer l'accent germanique tout au long de ses monologues en français. Le rôle est rendu encore plus difficile du fait que l'officier déclame à quelques reprises des passages tirés de quelques-uns des grands chefs-d'œuvre de la littérature française, devant notamment réciter en entier le poème « Les Sept Vieillards » au moment-clé de la pièce où il se rend enfin compte, à son plus grand désespoir, que les visées nazies sur la France sont abominables. L'entreprise casse-gueule, qui aurait pu conduire un acteur moins aguerri à verser dans une grotesque caricature de teuton braillard, a été brillamment menée par Renaud Paradis qui a composé avec beaucoup de finesse et de sensibilité un officier touchant, déchiré, souvent pathétique, mais jamais ridicule. La beauté de la récitation de Baudelaire aurait à elle seule mérité que les gens se déplacent pour aller voir le spectacle. Peu souvent aura-t-on entendu les strophes suivantes chargées d'une aussi grande détresse, laquelle culmine lorsque le serviteur semi-involontaire de l'hitlérisme prononce le nom des victimes de la Shoah :

Il n'était pas voué, mais cassé, son échine
Faisant avec sa jambe un parfait angle droit,
Si bien que son bâton, parachevant sa mine,
Lui donnait la tournure et le pas maladroit

D'un quadrupède informe ou d'un *juif* à trois pattes.
Dans la neige et la boue il allait s'empêtrant,
Comme s'il écrasait des morts sous ses savates,
Hostile à l'univers plutôt qu'indifférent¹.

Ajoutons que l'acteur a aussi ébloui la salle, et donné toute la mesure de sa polyvalence, en jouant à la perfection, sans partition ni effort d'application visible, comme aurait pu le faire le grand musicien et compositeur qu'est Von Ebrennac, une pièce pour piano de Jean-Sébastien Bach. Grâce à Renaud Paradis, *le Silence de la mer*, cette œuvre exaltant la force humaniste du beau artistique, aura été à la fois une grande pièce, un véritable récital poétique et un poignant concert de musique de chambre.

Sous l'Occupation, les écrivains opposés au nazisme comprirent que la littérature ne pouvait pas, ne pouvait plus, être considérée comme un simple divertissement sans conséquences. Les mots imprimés pouvaient être mis au service de la dénonciation, de la haine et de l'extermination de masse. Il fallait contre-attaquer en les remettant coûte que coûte au service des valeurs humanistes. C'est cet impératif qui animait l'illustrateur Jean Bruller, alias Vercors, le poussant à risquer sa vie pour devenir écrivain, éditeur et résistant. C'est ce même impératif qui anime aujourd'hui les membres de la jeune compagnie Terre des Hommes. Il faut en effet un courage certain, renforcé de solides convictions, pour se réclamer de Saint-Exupéry et faire revivre Vercors, deux auteurs généralement vilipendés pour crime de moralisme grandiloquent et non moderne, à une époque cynique, la nôtre, ne jurant que par la

1. Charles Baudelaire, « Les Sept Vieillards », dans *les Fleurs du mal*, 1868 [édition définitive et posthume]. C'est nous qui soulignons.



Renaud Paradis (Werner Von Ebrennac), entouré de René-Daniel Dubois (l'Oncle) et de Sylvie de Morais-Nogueira (la Nièce), dans *le Silence de la mer* (Terre des Hommes, 2008). Photo : François Laplante-Delagrave.

provocation, le relativisme et le besoin de faire rire à tout prix. En face du triomphe apparemment absolu du matraquage informationnel, de la surenchère multimédia-tique et de l'amnésie collective qui en découle, il fallait en outre une audace frisant la témérité pour proposer une pièce minimaliste où des silences de plomb alternent avec des monologues historiquement datés portant sur les rapports entre la politique, la guerre, le patriotisme, les arts et la beauté. À en juger par l'émotion qui s'est peu à peu emparée de la salle au cours de la représentation et par les applaudissements qui ont fusé à la fin du spectacle, Marc Beaupré et son équipe ont eu mille fois raison d'aller à contre-courant pour défendre leurs valeurs en (re)donnant une fonction éthique et politique claire à l'entreprise théâtrale. Leur réussite montre hors de tout doute que, contrairement à ce que pourraient laisser croire les apparences, il y a à nouveau, et peut-être plus que jamais une place, au Québec, pour un théâtre citoyen de l'engagement et de la responsabilité. ■